

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, VENDREDI, 6 NOVEMBRE 1846.

No 79

## LE CHOLÉRA ET LES JÉSUITES.

Suite et fin.

Nous avons reproduit dans nos derniers numéros un extrait d'un ouvrage de M. Neutement, où cet écrivain distingué fait ressortir ce qu'il y eût d'héroïque dans la conduite de l'Archevêque et du clergé de Paris, lorsque le choléra sévissait dans cette grande ville. Le morceau que nous donnons aujourd'hui vient naturellement se placer à la suite de celui que nous avons déjà reproduit ; il a pour objet de faire connaître la conduite du clergé romain et surtout des Jésuites, lorsque le choléra éclata dans Rome. Ce morceau est extrait du sixième volume de l'excellent ouvrage de M. Crétineau-Joly, intitulé : *Histoire politique, religieuse et littéraire de la Compagnie de Jésus*.

« Le choléra avait porté ses ravages sur plusieurs empires. Rome justement alors s'était vue épargnée ; tout-à-coup le fléau vagabond tombe à ses portes. On a dit, et les journaux anti-catholiques de France et les feuilles protestantes d'Allemagne se sont fait les complaisants échos de ces imputations, on a dit qu'à l'approche du choléra, la cour romaine, les princes, les matrones de la ville, les médecins et le clergé avaient été saisis d'un de ces sentimens qui rendent lâches en face d'un devoir sacré. Le Pape, ajoutait-on, caserné dans son palais, entouré de gardes, est resté impassible, il a craint le contact de son peuple, et le serviteur des serviteurs de Dieu, qui doit abaisser la tiare devant les souffrances chrétiennes, et le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, oublia ces glorieux titres à l'aspect du danger. L'effroi du Pontife réagit sur son gouvernement ; les médecins n'osèrent plus secourir les cholériques ; les Prêtres, les Jésuites surtout, reculèrent lorsque les moribonds les appelaient à leur agonie comme les anges des dernières consolations.

« Tels furent les récits que la haine fit circuler : on calomnia jusqu'au dévouement des femmes, que l'excès de la terreur rend intrépides ; on exagéra la dureté de cœur des riches, afin d'insinuer aux pauvres que l'Eglise catholique est une marâtre sans entrailles. Pour frapper l'imagination des multitudes, on compara les désolations du siège de Jérusalem avec les apathiques désespoirs de Rome, et Rome l'emporta en misère de toute nature. Cette accusation systématique d'inhumanité, ces cordons sanitaires de honte jetés entre les larmes d'un vieux Pontife et les douleurs de ses sujets eurent quelque chose de si profondément cruel, que le *Diario di Roma*, moniteur pontifical, qui a passer tant d'outrages sur la triple tiare, ne se croit plus tenu à garder le silence dont la sagesse du Pape lui fait une loi. Il se plaint sans amertume ; sur les lieux mêmes il raconte ce qui se passe en réalité. Le mot d'ordre était donné sur toute la ligne anti-catholique ; aucun journal ne songe à rétracter ou à prouver ses assertions.

« Les faits étaient cependant bien simples. A peine le fléau indien eût-il envahi l'Europe, que Grégoire XVI ordonne aux docteurs Cappello et Lupi, deux des médecins les plus distingués de Rome, de partir pour Paris et d'observer la marche, les progrès de l'épidémie et les moyens curatifs à employer. Des précautions pleines de prudence sont adoptées par le Cardinal Gamberini, Ministre de l'intérieur. Le cardinal Sala, président de la commission de santé publique, ouvre de nouveaux hospices. Par ordre de Grégoire XVI, on crée des ambulances dans chaque quartier, on indique des maisons de secours où les médecins seront en permanence. Ils devaient avoir soin des corps ; le Pape veut se reposer sur les Jésuites seuls du soin des âmes. Les Jésuites s'établissent infirmiers et aumôniers de ces hôpitaux. Le Servite Moralli, par ses exhortations, forme une compagnie de Dames de la Charité qui, tout en vivant dans le monde, se dévouèrent aux œuvres de la bienfaisance chrétienne.

« A l'aspect de tant de préparatifs quelques citoyens se sentent dominés par la frayeur ; d'autres calculent peut-être que le choléra doit être l'auxiliaire de leurs vengeances particulières ou de leurs rêves politiques. Une proclamation de Ciacchi, gouverneur de la ville, intimide les méchants et rassure les bons. Les bons étaient à Rome en immense majorité. Comme les autres peuples sur lesquels le joug sacerdotal ne pèse plus, et qui se croient appelés à faire avancer la civilisation, les Romains ne conçurent pas la pensée que le gouvernement avait intérêt à les empoisonner. Ils ne se précipitèrent pas sur les médecins pour les déchirer dans de fanatiques désespoirs ; ils n'accusèrent point les passans d'être les auteurs du fléau ; ils ne virent point des magistrats municipaux saisir ce lugubre moment pour dénoncer un parti aux colères de la foule. Le choléra assiégeait la cité pontificale ; ses habitans ne s'entretenaient pas en s'accusant de crimes. Ils furent plus éclairés

ou mieux dirigés que d'autres nations qui plus tard les calomnièrent.

« Ce mal inconnu était tombé sur Londres, sur Paris et sur Madrid, les trois capitales de la régénération constitutionnelle, et il avait vu la multitude se livrer à de tels excès d'effroi et de fureur que pour en retrouver la trace, il faut remonter par le souvenir jusqu'aux siècles d'ignorance et de barbarie. Ici, l'on massacrait sans pitié les hommes généreux qui se jetaient entre le choléra et le peuple ; là, on prélevait par l'émeute aux funérailles que l'épidémie allait confondre dans la même stupeur ; c'était à Londres, c'était à Paris et à Madrid qu'éclataient de semblables transports ; à Rome rien de pareil n'est signalé. La foule s'agglomère dans les églises, elle entoure les chaires, elle assiège les confessionnaux, elle prie de la voix, elle prie du cœur. Le Cardinal Odescalchi, vicaire du Pape, a voulu conjurer le fléau en faisant descendre le calme dans les âmes. Le peuple s'est préparé à la mort, et dans une procession solennelle, il se met sous l'invocation de la Sainte-Vierge. Afin de rassurer les esprits, une procession sera toujours plus efficace à Rome qu'une émeute à Paris. L'image de sainte Marie Majeure est transférée de la Basilique à l'église des Jésuites. Cette translation, annonçant le péril dont est menacée la capitale du monde chrétien, a été ordonnée par Grégoire XVI, pour désigner les enfans de saint Ignace comme les représentans de la charité pontificale. Le Pape, entouré des Cardinaux, des Sénateurs et des Magistrats, voulut se joindre au cortège, et, sous une chaleur étouffante, il suivit à pied la procession s'avancant à travers les flots pressés d'une foule résignée.

« Ce fut un moment solennel que celui où, sur la place du Gesù, le général de la compagnie reçut, en présence de la cour apostolique, le précieux dépôt en qui les Romains ont foi. De tous les points de la ville on accourait à l'église des Jésuites. Le peuple s'était relevé de ses terreurs ; on lui avait appris à envisager le danger sans pâlir ; il l'attendait avec fermeté. Le mal se déclara, et aussitôt les hommes de l'art prévirent que ses ravages seraient affreux. Le 20 août 1837, il éclatait dans tous les quartiers, il frappait indistinctement sur toutes les classes. Les princesses Christine Massimò et Chigi en furent les premières victimes. La mort planait sur la cité sainte. Le 2 septembre, à l'heure même où le choléra sévissait avec le plus d'intensité, le Pape visite chaque rue de Rome, afin de bénir, de consoler et d'encourager cette population, qui tend les bras vers lui. L'attitude de Grégoire XVI était triste, mais calme. Il avait ouvert le trésor obéré de l'Eglise ; il demandait qu'on y puisât à pleines mains, car le Père commun ne voulait pas laisser mourir ses enfans sans secours. Si quelques membres du clergé séculier, ainsi qu'un certain nombre de médecins, avaient hésité dans le commencement, l'exemple du Pape, des Cardinaux, des princes et des moines, triompha de cette pusillanimité. Bientôt il n'y eut plus dans Rome qu'une rivalité de zèle et de sacrifices. Les Dominicains, les Franciscains, les Religieux de St-Camille de Lellis, les Chanoines réguliers affrontaient la mort comme un soldat brave le danger sur le champ de bataille. Au milieu d'eux, ou plutôt à leur tête, les Jésuites ne trahirent pas la confiance que Grégoire XVI et les Romains témoignaient à l'institut. Il fallait une vigilance de toutes les minutes, des secours abondants, une activité sans exemple pour coordonner tous les devoirs. On entend les Pères solliciter la bienfaisance du riche ; on les voit pénétrer dans les quartiers indigens, porter les malades sur leurs épaules, distribuer à chaque famille des soins de toute espèce, adoucir les derniers momens de ceux qui expirent, et soutenir par leur courage l'énergie s'affaissant sous la douleur. Un écrivain royaliste exilé de France avait reçu à Rome une hospitalité que tous les partis réclamaient, et qui ne leur est jamais déniée. Cet écrivain se nommait Bérard. Le besoin l'avait fait médecin ; la reconnaissance double l'activité de son zèle. Confondu parmi les Jésuites, toujours avec eux au plus fort du péril, il échappa comme eux à la contagion ; comme eux, il devient une preuve vivante que l'intrépidité est le meilleur des préservatifs.

« Neuf mille trois cent soixante-douze citoyens furent atteints par le fléau : cinq mille quatre cent dix-neuf périrent. Le 11 octobre, le choléra avait disparu. au milieu des transports de joie qui éclatèrent à cette nouvelle, le Pape n'oublia pas qu'il était le père des veuves et des orphelins. L'archevêque de Paris, Hyacinthe de Quelen, dont le palais fut sacragé et la vie mise à prix par la révolution, avait adopté tous les enfans que la mort laissait sans

famille. Dans un magnifique élan de charité et debout sur les ruines de son Archevêché, il apprenait aux plus incrédules à bénir cette religion, la source de toutes les grandes œuvres et de tous les pardons. Grégoire XVI, cinq ans auparavant, admira la solitude du Prêlat proscrit ; du haut de son trône, il la consacra en l'imitant. Le Cardinal Odescalchi, interprète de ses volontés, excita la commisération publique en faveur des orphelins. Sa voix est entendue, et leur sort assuré. Pour veiller plus attentivement à la répartition des secours et à l'éducation des enfans, une commission supérieure fut nommée. Le prince Orsini, sénateur de Rome, la présida : elle eut pour trésoriers les princes Charles Doria et Gabrielli, secrétaire Camille di Pietro, auditeur de Rote. Par une dérogation aux règles de la compagnie de Jésus, mais par un sentiment de reconnaissance qu'il était bon d'éterniser, on força le Père Roothaan à prendre place dans la comité sous le titre de conseiller député ecclésiastique. Six sections particulières se rattachèrent à la commission. Elles eurent pour chefs Mgr Morichini et la princesse Orsini, le marquis Patrizi et la comtesse Marioni, le prince Dominique Doria et la comtesse Lozana Argoli, Mgr Marini et la princesse Borghèse, le marquis Serlapi et la comtesse Marsciano, le chevalier Remi-Ficci et la comtesse Orfei. La princesse Borghèse s'était déclarée la tutrice des orphelins ; elle les faisait élever dans son palais. Le Père Roothaan décida qu'à Saint-Étienne-le-Rond vingt orphelins seraient entretenus aux frais de la société de Jésus.

### COLLÈGES DES LAZARISTES DANS LE LEVANT.

Rapport adressé à M. le ministre de l'instruction publique par M. Alexandre, inspecteur-général de l'Université.

Je trouvai S. Exc. M. l'ambassadeur de France pénétré d'estime pour les travaux des Lazaristes, et je fus heureux de recueillir le haut témoignage qu'il se plut à rendre aux excellentes qualités de cette congrégation et au mérite des personnes qui la dirigent. Leur supérieur à Constantinople, pour toutes les échelles du Levant, est M. l'abbé Leleu, préfet apostolique, qui trouve dans une activité infatigable, dans les ressources d'un esprit vif et fécond, mais surtout dans les inspirations de la charité, les moyens de suffire aux besoins d'une infinité de créations pieuses multipliées par lui sur tous les points où s'étend la sphère de son action.

Je n'avais reçu de vous, monsieur le ministre, aucune lettre officielle ni particulière pour M. Leleu. Mais ma qualité d'inspecteur de l'Université et la mission dont j'annonçai que j'étais chargé par Votre Excellence suffirent pour me procurer l'accueil le plus distingué. M. Leleu me témoigna une profonde reconnaissance de la marque d'intérêt que vous donniez à ses établissemens, en les assimilant par une commune sollicitude à ceux de l'Université de France. Il me donna sur leur compte tous les renseignemens que je pouvais désirer. Il m'offrit de m'y accompagner lui-même, et, en effet, nous convînmes de commencer dès le lendemain par les écoles de Saint-Benoît de Galata.

Saint-Benoît est le centre de la mission des Lazaristes dans le Levant et la résidence ordinaire des supérieurs. C'est une immense enceinte, une ville au milieu du faubourg de Galata, qui est lui-même la ville franque de Constantinople. Ce beau local, dont l'origine remonte aux Vénitiens, cédé plus tard, par suite de diverses transactions diplomatiques, aux missions françaises, a été successivement agrandi par de nouvelles acquisitions et des constructions nouvelles. Il comprend maintenant trois parties principales et bien distinctes : la mission et ses dépendances ; l'école des Frères, les établissemens des Sœurs de la Charité.

La mission, outre son église assez belle et les bâtimens occupés par les missionnaires, contient, entre autres dépendances, une imprimerie nouvellement créée pour les besoins de l'enseignement catholique en Orient. L'atelier est peu vaste et d'une apparence fort humble, mais il est accompagné de tous ses accessoires, comme atelier de brochure et de reliure, magasin, etc.

L'école des frères se compose de quatre classes pour 350 externes, presque tous appartenant, comme en France, à des familles modestes. Elle doit contenir aussi des logemens pour les maîtres. Nous l'avons visitée, et je ne pourrais que répéter textuellement ce que j'ai dit de l'école de Smyrne : progrès lents, méthodes défectueuses, mais résultats, en somme, excellents.

L'école des Sœurs est composée, comme à Smyrne, d'un pensionnat et d'un externat tout-à-fait distincts. Elle compte environ 100 élèves internes, et près de 250 externes. Ici encore, mes observations seraient les mêmes qu'à Smyrne. Mais je dois dire qu'à en juger par les compositions des jeunes personnes les plus avancées, l'instruction m'a paru plus forte ; j'ai trouvé le style plus ferme et le goût plus sûr. Pour ne pas trop induire de cette comparaison, il faut se rappeler que les études de Smyrne, interrompues par l'incendie, reprises depuis peu, ont dû nécessairement souffrir de cette lacune.

Enfin, quoique ma mission ne s'étendit pas jusque-là, j'ai accepté l'invitation de visiter les autres parties du local occupé par les Sœurs. J'y ai trouvé un dispensaire en pleine activité, où tous les ans plus de 4,000 malades de tout pays et de toute religion viennent chercher des consultations et des secours ; une pharmacie des pauvres et un laboratoire pour alimenter les pharmacies de toutes les missions du Levant, un hôpital pour une vingtaine de malades ; un ouvrier pour de pauvres filles, et jusqu'à une crèche pour dix ou douze petits orphelins. Et, au milieu de tout cela, les Sœurs circulant de tous côtés, s'empressant autour de tous ces malheureux avec un zèle infatigable. Les détours inextricables d'un dédale d'escaliers et d'ap-

partemens ajoutent à leurs fatigues, compliquent d'une multitude de difficultés les détails infinis de tant de services divers ; mais leurs forces semblent se multiplier avec leurs travaux, miracle de la charité qui n'étonnera que ceux qui ont négligé en France et autour de nous mille occasions d'en admirer de semblables.

Le surlendemain était l'époque désignée pour notre visite au collège de Bebek. Je m'y rendis avec M. le préfet apostolique et une autre personne qui voulut bien se joindre à nous, M. Eugène Bore, savant orientaliste français, qui par ses voyages et ses archéologiques, s'est fait un nom déjà illustre en Europe et en Asie, mais que la religion dispute à la science, et qui paraît appelé par une vocation irrésistible à se consacrer bientôt sous la règle des Lazaristes, aux travaux des missions d'Orient.

Bébek est un village fort agréable, à deux lieues de Constantinople, au fond d'une petite baie sur le Bosphore. On s'y rend facilement par mer en une heure ; la voie de terre est plus longue et moins usitée. Là, sur le penchant d'une colline, est située la maison des Lazaristes, modeste et même petite au premier coup-d'œil, mais plus vaste qu'elle ne paraît, entourée et surmontée de jardins agréables d'où la vue s'étend sur les deux rives d'Europe et d'Asie. Les Lazaristes ont acheté cette maison pour y transférer le collège qu'ils avaient fondé d'abord dans un autre local et qui dépérissait entre les mains d'un administrateur laïque. Sa position isolée ne permet pas qu'on y reçoive des externes : c'est un pensionnat à la campagne, analogue à celui de Juilly, mais dans des proportions beaucoup moindres. Le prix de la pension y est élevé, et accessible seulement aux familles riches. Aussi est-ce uniquement dans le cercle de ces familles que peut se faire sentir, à Constantinople, je veux dire à Péra ou à Galata, le besoin de l'instruction secondaire.

J'étais ici pour bien juger, dans des conditions moins favorables, qu'à Smyrne. On m'attendait, on m'avait fait les honneurs d'une réception, même de quatre discours : en français, et en grec ancien et en grec moderne. Tous les élèves étaient réunis dans une salle commune et il a fallu quelque temps et quelque travail pour séparer les classes afin de pouvoir les examiner tour à tour. Néanmoins, comme j'ai employé à cet examen une journée entière, et que M. le préfet apostolique m'a encouragé lui-même à insister sur tous les détails, j'ai pu me faire une idée assez exacte de la force des études.

Les Lazaristes, à l'époque où ils sollicitaient le plein exercice, ont envoyé à Paris le programme de ce collège ; le cours d'instruction y était partagé en sept années, y compris la philosophie pour la préparation au baccalauréat, à l'usage seulement de ceux qui se destinaient à prendre leurs grades. L'étude du latin et du grec ancien ne commençait qu'en troisième année et durait quatre ans ; elle s'arrêtait à la sixième année qui portait le titre de rhétorique française, latine et grecque. Je crois que l'expérience aura fait comprendre la nécessité de modifier ce programme. En effet, j'ai trouvé à Bebek, comme à Smyrne, une division des classes à peu près conforme à celle de nos collèges. Après une ou deux années préparatoires, l'étude du latin commence en septième et se continue en sixième, cinquième, et ainsi d'année en année jusqu'à la rhétorique. Peut-être les classes qui m'ont été présentées sous ces dénominations en portent-elles d'autres dans l'usage ordinaire de la maison ; mais les différences des mots sont peu importantes, et, pour être plus clair, je continuerai, comme je l'ai déjà fait en parlant de Smyrne, d'employer les noms usités en France.

Dans toutes ces classes, l'étude du latin paraît suivre une marche lente, mais régulière. Pour le choix et la difficulté des auteurs qui servent de texte aux explications, elles sont, relativement à nos collèges, arriérées de deux ans dans le commencement et d'un an seulement vers la fin des études...

Les études grecques sont ici un peu plus avancées qu'à Smyrne. J'ai déjà dit que pour cette langue, les classes étaient partagées autrement que pour le latin et confiées à d'autres maîtres. On conduit les élèves, au moins les plus forts, jusqu'à l'explication d'Homère, dont ils se tirent assez bien.

L'enseignement de l'histoire nous a paru n'être encore qu'à l'état de simple ébauche, et nous en dirions volontiers autant de celui des mathématiques : la physique et la chimie sont encore à naître.

La philosophie, pour sa première année, n'a qu'un seul élève, ce n'est donc pas une classe ; mais cet élève a de l'intelligence et déjà de l'acquis. Son professeur, jeune ecclésiastique plein d'instruction et d'ardeur, a peut-être un défaut, c'est de vouloir trop se mettre au courant de la science, de tenir trop de compte des mots et des noms nouveaux, et d'admettre trop vite dans son enseignement des idées qui n'ont pas encore la sanction du temps. Il n'est pas douteux cependant qu'un peu plus de maturité n'en fasse un jour un professeur excellent à tous égards.

Ces détails, comme vous le voyez, Monsieur le ministre, ne donnent pas des études de Bebek, l'idée que j'aurais pu vous en donner si j'avais voyagé dix ans plus tard. Il en eût été de même de celles de Smyrne. Mais il faut se reporter, quand on parle de ces collèges, aux conditions mêmes de leur existence, à la nature des lieux où ils sont placés, à la condition fort hétérogène de leurs élèves, à la nécessité de faire marcher de front un trop grand nombre de langues : français, latin, grec ancien, grec moderne, turc, anglais, et pour plusieurs élèves, italien et arménien ; enfin, et par-dessus tout, à la date encore récente de leur fondation. Ils ont devant eux l'avenir ; et ma

confiance dans le zèle et l'aptitude des maîtres et des directeurs ne permet pas de douter qu'avant peu d'années ils n'offrent au désir des familles, sinon une instruction classique bien forte, du moins un ensemble d'études satisfaisant, eu égard à la destination des élèves et suffisant pour préparer plusieurs d'entre eux aux examens du baccalauréat. *A continuer.*

INTERPRÉTATION D'UNE PARTIE ESSENTIELLE DE LA LOI  
des municipalités et de celle des écoles.

M. l'Éditeur.

Ayant eu occasion de consulter un de nos premiers juriconsultes relativement à ses lois, il ne tarda pas à m'envoyer copie d'une opinion qu'il avait déjà donnée sur cette matière, et comme un tel jugement, s'il était connu dans le temps présent où tous les jours ces lois sont des sujets de nouvelles contestations, serait d'un grand secours à ceux qui sont appelés à faire fonctionner ces lois, et intéresserait le public en général, vous coopérez au bien du pays, en publiant dans votre journal une opinion aussi éclairée."

"Opinion"

"Le conseil Soussigné est d'opinion que dans les mots "terres non-concédées" employés dans la loi des municipalités et celles des écoles de 1845 et aussi dans la loi des écoles de 1846, ne sont pas censées être comprises les terres autrefois concédées par les seigneurs et par eux acquises depuis même avec réunion à leurs domaines, et qu'ils cultivent et exploitent à leur profit."

"Il lui semble que ces mots "terres non-concédées" doivent, dans ces lois, avoir le sens qu'on leur a toujours donné dans ce pays. Ils doivent s'entendre des terres incultes ou en bois de bont, encore non concédées, mais que les anciennes lois du pays obligent les seigneurs de concéder au premier demandant."

"Les dispositions des lois de 1845 et 1846, qui fixent l'assiette de la cotisation, établissent d'abord une règle générale. Cette règle est que la cotisation sera assise sur tous les immeubles. On ne pouvait pas établir une règle plus générale, ni faire usage d'expression plus convenable, pour comprendre toute espèce de propriété immobilière. Il est vraie qu'une clause particulière sous la forme d'un *proviso*, exempte les terres non concédées, mais ce n'est là qu'une exception qui, posée immédiatement à la suite de la règle générale, doit être interprétée dans un sens étroit, et n'est appliquée qu'aux terres seigneuriales qui n'ont jamais été concédées, mais que les seigneurs sont obligés de concéder au premier habitant qui les demande. L'exception doit être restreinte au cas seul pour lequel la loi l'a faite."

"Le conseil soussigné est d'opinion que les seigneurs ne peuvent pas invoquer cette partie de la loi qui les soumet nommément au paiement d'un *quarantième* de la cotisation générale, pour prétendre que les terres qu'ils exploitent, bien que réunies au domaine, doivent être exemptes d'une cotisation spéciale."

"Ce quarantième ne leur a été ainsi imposé qu'à raison de leurs droits utiles, ou lucratifs, provenant de leurs seigneuries."

"C'est là le sens des lois de 1845, et si ces mots "droits utiles ou lucratifs" ne sont pas écrits dans ces lois, ils le sont dans celle de 1846, section 37, ils doivent par conséquent servir à expliquer les premières de ces lois."

"Le conseil soussigné est donc d'opinion que M. le seigneur de Varennes n'est pas fondé dans ses prétentions."

Montréal 24 Août 1846.

L. H. LAFONTAINE.  
*Avocat.*

Il serait à désirer que les opinions que les Juriconsultes sont appelés à donner sur ces lois, fussent publiées pour l'intérêt du pays. N. P.  
*Minerve.*

Le peuple est un tyran à plusieurs têtes.

BULLETIN.

Visite de Mgr. d'Alger à Bone.—Missions des Capucins.—Conversions connues par les journaux protestans.—Le gouvernement de Hesse contre les dissidens.—Réunion de dames à Aix-la-chapelle.—Triste situation des volontaires du Texas.

Mgr. Pavy, évêque d'Alger, a fait dernièrement, à Bone, sa première visite. Pendant une semaine entière, la foule s'est pressée autour de la chaire de l'éloquent prélat. Mgr. a visité les établissemens d'instruction publique et l'école gratuite.

Le 27 août, il a donné le sacrement de confirmation à un grand nombre d'enfans. Le même jour, S. G. distribuait les prix aux élèves des écoles des Sœurs. Le 28, le prélat s'est rendu à Hippone et a offert le sacrifice de la messe sur l'autel de saint Augustin. Le 29, Mgr. a visité l'hôpital militaire.

Le 30, la fête de saint Augustin a été célébrée à Hippone. La présence de Mgr. Pavy donnait un éclat particulier à cette solennité, devenue la fête du pays. Le clergé, accompagné d'un détachement et

de la musique du 2<sup>e</sup> régiment de la légion étrangère, s'est rendu à Hippone processionnellement.

Les hauteurs environnantes étaient envahies par une foule d'habitans.

M. le général Randou, M. le sous-directeur, plusieurs officiers supérieurs, de nombreux officiers et fonctionnaires assistaient à cette solennité, qui laissera, ainsi que la visite de Mgr. Pavy, un long souvenir dans la ville de Bone.

—On ne peut que se réjouir de voir des ordres religieux, qui anciennement s'étaient éminemment distingués dans l'œuvre sainte des missions, reprendre ou soutenir de nos jours avec non moins de zèle cette sublime vocation. Ainsi l'ordre des Capucins vient de lui fournir une nombreuse et fervente troupe de prédicateurs évangéliques qui dans le courant du mois de mai dernier, se sont répandus dans les missions enropéennes et transmarines. Trois Pères de cet ordre se sont rendus à Constantinople, deux à Philippopolis. Les missions d'Asie ont également reçu cinq Pères de cet ordre, dont deux pour la Syrie et trois pour la Mésopotamie. Six Pères se sont rendus aux missions du Brésil. La mission nouvellement fondée du pays des Gallas (Afrique,) vient de recevoir son premier vicaire apostolique dans la personne du Père François-Guillaume Massaïa, évêque de Cassia, religieux Capucin, qui a emmené à sa suite trois Pères du même ordre. Tous ces missionnaires appartiennent aux diverses provinces d'Italie.

—Les journaux protestans d'Allemagne ont généralement la coutume d'éclater en invectives contre ceux de leur communion qui, ouvrant les yeux aux rayons de la vérité, abandonnent l'erreur dans laquelle ils ont eu le malheur de naître et d'être nourris. C'est ainsi que nous apprenons par une diatribe insérée dans la *Gazette universelle ecclésiastique de Berlin*, que le pasteur saxon Wiltke, après s'être régulièrement démis de son emploi, a publiquement embrassé la foi catholique. La même gazette nous apprend encore l'abjuration du pasteur Théophile Zetter, et de son fils aîné. Le premier, pendant 27 ans ministre protestant en Autriche, est auteur de plusieurs ouvrages de controverse qui, dès les années 1844 et 1845, faisaient concevoir l'espérance de le voir bientôt recourir à la source de toute vérité en détestant la source de toutes les erreurs.

—Le gouvernement de la Hesse électorale vient d'adresser à son clergé protestant une circulaire qui lui prescrit l'emploi de toutes sortes de moyens pour ramener les dissidens, dits catholiques-allemands, à l'Eglise romaine, ou, si l'on ne peut y parvenir, à l'Eglise protestante. Tous les pamphlets publiés par l'instituteur Schell, qui, après son apostasie, a été démis de son emploi et privé de son traitement, doivent être saisis et confisqués, sans préjudice de la responsabilité personnelle de son auteur.

C'est assurément pour la première fois que l'on voit un prince protestant charger ses pasteurs de ramener au bercail catholique des brebis égarées. Le grand-duc a eu sans doute le bon sens de démêler les tendances révolutionnaires en politique cachées sous cette prétendue réforme religieuse. Ses ancêtres ont été moins éclairés au siècle de Luther,

Il s'est formé, à Aix-la-Chapelle, une réunion de dames des premières conditions sociales, qui, à l'imitation et dans l'esprit des Dames du Bon-Pasteur, s'occupe de la conversion des femmes perdues. Elles vivent en communauté et se donnent avec un admirable dévouement à la tâche si difficile et si pénible de ramener à la vertu des personnes dégradées non-seulement par l'habitude du vice, mais aussi par la malheureuse éducation qu'elles ont reçue. Si le gouvernement se décide à approuver cet établissement, il pourra bien, sous les auspices de l'archevêque de Cologne, se transformer en communauté religieuse.

—Dans l'absence des nouvelles locales nous donnons le morceau suivant de la *Revue Louisianaise*, copié par le *Vigilant* de Donaldsonville, Louisiane. On y verra ce qu'on doit penser de la misère et de la pénurie des troupes américaines d'après ce qu'en disent ces journaux.

Il est impossible de se faire une idée de l'aspect affreux des volontaires qu'on ramène du Texas; maigres, décharnés, les vêtements en lambeaux: ils n'ont rien d'humain dans l'extérieur. On dirait des

squelettes, des ombres qui se promènent dans les rues, les plus forts les moins malades soutenant les plus souffrants. Nos hôpitaux sont encombrés de ces malheureux que le gouvernement laisse sur le pavé de nos rues sans s'en inquiéter davantage. Mardi dernier, une vingtaine de volontaires récemment débarqués, bivouaquaient, le soir, dans la rue Saint Louis, couchés sur le trottoir, sans argent suffisant pour se procurer un gîte, et n'ayant pas même pour abri le toit du corps de garde que la police réserve aux ivrognes, aux malfaiteurs. Le *Picayune* raconte, dans son numéro de Mercredi, qu'on a fait une quête pour donner à un malheureux soldat amputé de la jambe et encore souffrant, un peu de pain et payer son passage sur un bateau à vapeur, pour qu'il puisse retourner chez lui.

La Nouvelle-Orléans n'est-elle pas en droit de se plaindre de ce qu'après avoir renvoyé ses volontaires, on lui fasse supporter la charge de tous ces malheureux qu'on abandonne sur son port. Si la mortalité s'est accrue d'une manière regrettable pendant les dernières semaines, ne faut-il pas l'attribuer à la présence en ville des volontaires malades qui nous apportent les vapeurs qui viennent des Brazos ?

Par son incurie, nous dirons son inhumanité, et la misérable administration du secrétariat de la guerre, le gouvernement doit avoir singulièrement dégoûté les citoyens de s'enrôler au service des Etats-Unis ; il n'a pu leur fournir des vivres et des vêtements alors qu'ils étaient campés sur les bords d'une rivière navigable, et il les abandonne sans secours quand il les a jetés sur la terre des Etats-Unis.

Tout cela prouve une chose fâcheuse, c'est que le secrétariat de la guerre est donné à un homme qui ne se doute pas de ce que c'est qu'une campagne, des besoins d'une armée, et des secours que l'on doit aux malades et aux blessés.

Quelque soit le patriotisme des Américains, nous n'hésitons pas à le dire, si une nouvelle levée était nécessaire si une nouvelle campagne devait avoir lieu, les citoyens, ceux surtout qui ont pu voir et entendre les malheureux qui reviennent des Brazos ne s'enrôleraient qu'avec des garanties que l'administration actuelle de la guerre ne saurait leur présenter.

M. G. HERVÉ, agent de différents journaux est chargé de notre part de retirer, de ceux qui sont en retard, ce qu'ils doivent au bureau des *Mélanges*, et de donner des reçus au nom de l'Editeur.

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

Correspondance particulière de l'Univers.

S septembre.

Le jour si impatiemment attendu par la population de Rome est enfin arrivé : jour d'allégresse et de triomphe pour lequel se faisaient depuis plusieurs semaines d'extraordinaires préparatifs de fête. C'est aujourd'hui que le Pape va célébrer à Sainte-Marie-du-Peuple la solennité de la Nativité de la Vierge. C'est vraiment la fête du peuple et de son auguste patronne, la fête de Rome et de son souverain, une fête religieuse et nationale. Le *Corso* est parsemé de verdure et de fleurs : à chaque balcon, presque à chaque fenêtre, flottent des drapeaux jaunes et blancs, les couleurs du Pape. Partout cette inscription que des milliers de bouches répètent comme le cri qui résume toutes les émotions de l'âme : VIVE PIE IX ! Un arc de triomphe, magnifique improvisation de l'enthousiasme populaire, s'élève sur la place du Peuple, entre l'obélisque et l'entrée du *Corso*. Chaque province y est représentée par une statue symbolique : les bas-reliefs et les inscriptions rappellent sous des formes variées le grand acte de l'amnistie. Une statue colossale de Pie IX, une main appuyée sur la *Clémence*, l'autre sur la *Justice*, couronne le monument.

Le temps est magnifique. La ville entière se porte en masse dans les rues que le cortège du Pape doit parcourir : de la place de Venise jusqu'à la place du Peuple, les deux extrémités de la longue rue du *Corso*, la multitude est si compacte que malgré son agitation, elle semble immobile. Les cardinaux, les prélats, le sénat de Rome avec leurs riches équipages étincelant de dorures et leurs livrées de gala, traversent à grand peine ces flots de peuple. Voici le Pape ; je ne puis plus rien vous dire, les acclamations semblent tout ébranler autour de moi ; l'enthousiasme est inouï, incroyable, indicible ; c'est du délire. Je vais essayer de pénétrer dans l'église de Sainte-Marie par le couvent des Augustins : j'ai besoin de reposer dans le calme de la prière mon âme trop fortement ébranlée par le spectacle de cette ivresse, car ce spectacle donne une sorte de vertige et jette dans le cœur je ne sais quel vague effroi. Prions pour le peuple romain : qu'il n'oublie jamais ses sentiments d'aujourd'hui ; prions pour son auguste souverain : que Dieu lui donne autant de courage et de force qu'il a mis de bonté dans son noble cœur.

— *L'Espérance*, journal monarchique et religieux de Madrid, publie dans son numéro du 11 septembre une lettre écrite par un prêtre espagnol, résidant à Rome depuis longtemps, et non moins recommandable par sa vertu que par ses vastes connaissances. Nous en citerons quelques passages :

Rome, 31 août 1846.

« Je suis en ce moment plus étonné de la manière inexacte dont les journaux *libéraux* parlent du Pontife régnant qu'ils s'efforcent, je ne suis trop pour moi, de faire passer pour un *révolutionnaire* destiné à rien moins qu'à régénérer l'Italie et le reste de l'Europe. Mais si ceux qui jugent avec tant de légèreté le Pape Pie IX, examinaient tous ses actes avec impartialité, nul doute qu'ils changeraient d'avis, pour peu qu'il leur reste un peu de bon sens et de bonne foi dans le cœur.

« Je connais très-particulièrement Sa sainteté Pie IX depuis de longues années ; lorsqu'il n'était que chanoine, une amitié sincère nous unissait. Après sa nomination à l'évêché d'Imola, je suis allé le voir pour affaire en différentes circonstances, et j'ai eu l'occasion de connaître bien à fond la profondeur de sa vertu et la très-vaste étendue de ses connaissances, notamment dans les sciences ecclésiastiques. J'ai toujours trouvé dans Mgr. Mastai-Ferretti, même depuis qu'il a été créé cardinal, un ami et un protecteur généreux. Malgré cette intimité et la joie extrême dont je fus rempli lorsque j'appris son élévation sur le premier trône du monde, le trône pontifical, craignant de le déranger et de le distraire dans ses nombreuses occupations, je me suis abstenu longtemps de me présenter au Quirinal. Ce n'est qu'avant-hier que je suis allé pour la première fois me mettre à ses pieds. Le Saint-Père m'a reçu avec une amabilité extrême, et m'ayant fait entrer avec lui dans son cabinet, il m'a parlé pendant plus d'une heure avec familiarité, et en se servant de la langue espagnole. La conversation s'est engagée sur les affaires de l'Eglise en Espagne. Oh ! combien de soupirs n'a pas arrachés à Sa Sainteté le triste état de notre nation ! Notre patrie a inspiré et inspire toujours au Saint-Père les plus vives sympathies, et il désire ardemment que les plaies que la révolution y a faites à l'Eglise soient cicatrisées. Il me parla aussi avec beaucoup d'intérêt des ordres religieux, qui ont produit de si grands hommes et qui sont si utiles et même nécessaires à l'Eglise.

« Je suis porté à croire que la révolution, en invoquant le nom auguste de Pie IX, se propose deux buts : celui d'ébranler la confiance parmi les bons catholiques, et celui de flatter le nouveau Pape pour l'attirer à elle, et le rendre docile à ses exigences, si cela était possible. Mais je suis bien fermement convaincu que la révolution ne tardera pas à éprouver un terrible désillusionnement. *Ami de la Religion.*

FRANCE.

— Sur le bruit qui s'était répandu que Mgr. l'évêque de Nîmes allait être nommé à l'archevêché d'Aix, le chapitre de sa cathédrale et le clergé de sa ville épiscopale se sont empressés de lui adresser une supplique pour l'engager, par les considérations les plus touchantes et les plus élevées, à résister, s'il en était temps encore, à de puissantes sollicitations, et, dans le cas où il accepterait le siège d'Aix, à user de toute son influence pour garantir l'Eglise de Nîmes d'un choix dont la seule nouvelle avait vivement alarmé les fidèles et le clergé de ce diocèse.

Nous pouvons annoncer que Mgr. Cart avait déjà prévenu le vœu de ses chers diocésains, quand leur supplique lui est arrivée. Il avait formellement refusé l'archevêché d'Aix, et fait connaître au gouvernement sa détermination bien arrêtée de ne pas se séparer d'un troupeau auquel l'attachent si étroitement les liens d'une affection réciproque, et tant de bonnes œuvres que son zèle et sa piété ont fondées dans ce diocèse.

La démarche spontanée du chapitre et du clergé de Nîmes, et le refus de leur pieux évêque d'accepter une dignité plus haute, n'étonneront nullement ceux qui connaissent et la profonde humilité qui relève dans Mgr. Cart l'éclat de ses autres vertus, et la vénération affectueuse dont l'entourent les protestants comme les catholiques de son diocèse. Nous souhaitons que le gouvernement, s'il a eu la pensée de faire pour le siège de Nîmes l'un des choix dont on a parlé comprennent bien par cette double et très-significative manifestation, que vouloir faire de la sainte dignité de l'épiscopat la récompense de services politiques, ce serait pour lui-même une source de graves embarras, comme pour l'Eglise un cruel sujet de tristesse ; et dans certains cas un motif légitime d'énergiques protestations. *Ami de la Religion.*

— Nous apprenons par la lettre suivante la douloureuse nouvelle d'un vol sacrilège qui vient d'être commis dans l'église de Verneuil, diocèse d'Evreux :

Verneuil (Eure), 13 septembre 1846.

Monsieur le Rédacteur,

« La nuit dernière, des misérables se sont introduits dans mon église par une croisée qu'ils ont dû briser sans difficulté, et après avoir forcé le banc de l'œuvre, dans lequel ils n'ont pas trouvé l'argent qu'ils cherchaient, ils sont allés au tabernacle, dont ils ont aussi forcé la porte sans beaucoup l'endommager. Ils ont pris le beau ciboire qu'une personne généreuse M. l'abbé Tabois, qui vient de mourir, avait donné à notre pauvre église. Ce ciboire renfermait environ 300 hosties qui ont été mises sur le pavé. Ils n'ont point pris autre chose. Ils ont laissé dans le tabernacle, on ne sait par quel motif, un ostensor, qui est encore un beau présent de la personne que je viens de nommer.

« L'objet précieux qu'une main sacrilège vient de nous enlever, ne sera malheureusement pas remplacé de longtemps ; il nous faudrait encore quel ques personnes généreuses, et l'on en trouve rarement qui croient devoir faire de pareils dons aux églises. Mais ce qu'il y a ici de plus affligeant, c'est la profanation du corps de notre divin Rédempteur. Veuillez, Monsieur le Rédacteur, annoncer cette triste nouvelle à vos nombreux lecteurs, afin que les âmes pieuses s'unissent à nous pour faire une amende honorable à Jésus-Christ, si indignement outragé dans le sacrement de son amour.

« J'ai l'honneur, etc. Mante, curé-doyen, chan.-hon. »

AUTRICHE.

— On écrit de Vienne, le 5 septembre, à la *Gazette des Postes* de Francfort :

« On ne croit pas ici que M. le duc de Bordeaux épouse une princesse de Mecklembourg. Ce prince est trop bon catholique pour consentir à épouser une princesse protestante. Chaque semaine, des prêtres de l'ordre des Rédemptoristes se rendent à Frohsdorf pour la confession et la communion. Le prince observe rigoureusement le jeûne, ainsi que les personnes qui l'entourent »

PRUSSE.

— Obligés que nous sommes de recueillir tous les éléments qui peuvent servir à l'appréciation du mouvement qui emporte vers l'abîme de l'incrédulité les sectes séparées de la véritable Eglise, nous devons quelquefois nous résigner à la douleur de reproduire des paroles pleines de blasphèmes contre les dogmes les plus saints de la foi chrétienne. Il arrive cependant aux sectaires de s'abandonner dans un langage tellement grossier à ces impiétés si révoltantes, que notre plume se refuse à les transcrire. Ainsi le prédicant rongiste, l'apostat Brauner, débitait il y a peu de jours, à Berlin, un prétendu sermon, sur le *péché originel* et sur la *Rédemption*, qui dépasse en violents blasphèmes tout ce que l'imagination la plus satanique peut inventer.

Cette diatribe impie contre le principe fondamental de toute la doctrine chrétienne, a eu, à Berlin, les honneurs de la presse, et la *Gazette de Voss* lui a donné de grands éloges. Le gouvernement prussien prétend, en interdisant la publication des écrits apologétiques du catholicisme, pourvoir avec une parfaite impartialité, au maintien de la *paix confessionnelle*. Mais pour l'odieuse controverse des rongistes, il n'est pas de censure !

Du reste, la situation de ces soi-disant catholiques allemands devient de jour en jour plus embarrassée. Rongé subit, en ce moment, les quatre semaines d'emprisonnement auxquelles il a été condamné, pour avoir fonctionné, contrairement à la défense qui lui en avait été faite, dans un temple évangélique, et le prédicant de la communauté de Berlin se trouve également impliqué dans une enquête. Czarski court le monde, ne trouvant plus ni repos ni subsistance à Schneidemühl. L'on ne voit plus que schismes et querelles dans les rangs des sectaires, et cet esprit de discorde, d'inquiétudes et d'animosités ne peut plus être conjuré.

SUISSE.

— Le vénérable abbé de l'ancien couvent de Muri, qui, comme l'on sait, a sa résidence actuelle à Gries, en Tyrol, a passé, le 11 septembre, par Lucerne, se rendant à Sarnen, puis à l'abbaye de Notre-Dame-des-Ermîtes, pour y assister à la bénédiction du nouvel abbé.

— En dépit du récent décret du grand-conseil d'Argovie, qui déclare tous les élèves des Jésuites inhabiles à tout emploi ecclésiastique ou civil, trente-sept jeunes Argoviens sont en ce moment leurs études au collège de Schwytz. La tyrannie ne peut durer toujours, et le jour viendra où le canton d'Argovie s'estimera fort heureux de trouver dans ces jeunes élèves, des hommes de science et de vertu, bien supérieurs, sous ce double rapport, aux élèves sortis de l'Ecole cantonale et radicale d'Argovie.

## NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

— Nous regrettons d'apprendre, dit le *Montreal Transcript* d'hier, que plusieurs personnes qui avaient été échaudées par l'explosion de la chaudière du *Lord Sydenham* sont mortes depuis, après avoir langué pendant quelques jours. Une pauvre femme d'au dessous de Sorel, qui s'en venait au marché, est une des dernières ; et l'on nous dit que le nombre total de morts par suite de cet accident ne s'élève pas moins de quinze ou seize.

*Suicide*. — Le Correspondant de Québec de la *Gazette* de Montréal rapporte qu'un M. Gately de la maison de Keller etc Gately, s'est suicidé vendredi dernier en se tirant un coup de pistolet dans l'oreille. On ignore la cause de cet acte de désespoir. Cet homme était respecté de tous ceux qui le connaissaient.

*Effets de l'intempérance*. — Une femme de mauvaise vie, du nom de Pauline St. Germain, a été trouvée jeudi dernier couchée sur le chemin Papineau, dans un état d'ivresse, et complètement nue, n'ayant que son chapeau sur la tête. Cette malheureuse transportée à l'Hôpital est morte vendredi matin.

Vendredi soir une autre fut trouvée dans le même état dans une rue ; elle est à l'agonie. Enfin, dimanche, une autre femme nommée Anne Labadie, fut trouvée morte dans une cour dans la rue Amherst, des suites de l'ivrognerie. On peut attribuer ces crimes au grand nombre d'auberges ouvertes en cette ville.

Revue Canadienne.

— Un Américain du nom de P. C. Dilloway a été condamné au dernier terme du Quartier de Sessions à £40 d'amende pour avoir essayé à faire désertir des soldats stationnés à St. Jean.

*Accident*. — Aujourd'hui, entre midi et une heure, comme un nommé Alexandre Lebreux, employé chez M. Bureau, maître charron au faubourg Saint-Jean, était occupé à travailler de son métier au pied d'un mur en construction, la console avec tout ce qu'elle supportait s'est écroulée sur lui et lui a cassé les bras et les jambes. On désespère de sa vie.

*Mines du Lac Supérieur*. — On a pu voir, par une annonce publiée dans un de nos derniers numéros, qu'il s'est formé à Québec une compagnie pour l'exploitation des mines de cuivre et d'autres métaux de la région qui borde les lacs Supérieur et Huron, et que cette compagnie, à la tête de laquelle sont MM. Paterson, Henry Le Mesurier, John Bonner, W. Lloyd, va demander un acte d'incorporation à la prochaine session de la législature. Mais elle n'a pas attendu qu'elle eut obtenu cet acte pour commencer ses opérations. Ayant eu du gouvernement une concession au nord et près de l'entrée du lac Supérieur, elle en a fait extraire de la mine de cuivre dont il est arrivé dernièrement 23 barils à son adresse. Cette mine est remarquable par la quantité qu'elle contient de cuivre pur, avec un peu d'argent.

Il s'est aussi formé des compagnies dans le même but à Montréal et dans le Haut-Canada. La compagnie de Montréal a envoyé à Lond est quatre échantillons de mine extraite de localités différentes et dont l'analyse a donné les résultats suivants :

N <sup>o</sup> 1....	Cuivre,.....	55 pour cent.
" 2....	ditto.....	73 " "
" 3....	ditto.....	61 " "
" 4....	ditto.....	16 " "

et environ 44 pour cent d'argent.

D'autres localités explorées depuis par les employés de la même compagnie contiennent, dit-on des richesses minérales plus grandes encore.

Il paraît que le gouvernement fait des concessions à tous ceux qui en demandent, à la condition d'exploiter les mines.

Aurore.

FRANCE.

— Joseph Henry, condamné par arrêt de la cour des pairs, en date du 27 août dernier, à la peine des travaux forcés à perpétuité, comme coupable d'attentat contre la personne du roi, a été dirigé le 11 vers le bague de Toulon. Il fait partie d'un convoi cellulaire qui transporte indépendamment de lui sept autres condamnés par des arrêts de la cour d'assises et dont les pourvois ont été rejetés.

Dès le 4 de ce mois, Joseph Henry avait été transféré de la prison de la chambre des pairs à celle de la rue de la Rouquette, spécialement affectée aux condamnés. Ce transfèrement, qui n'eût pas été opéré si le recours en grâce ou en commutation de peine qu'il avait formé n'eût pas été rejeté, devait, selon toute probabilité, lui faire ouvrir les yeux sur le sort qui lui était réservé ; il ne parut cependant pas en comprendre la signification, et l'on ne put douter à son attitude comme prisonnier et à ses discours, qu'il ne conservât encore quelque espérance en la clémence. A deux reprises différentes, il avait demandé à voir son défenseur devant la cour des pairs, M. Baroche ; et dans chacune de ces entrevues il lui avait témoigné son inquiétude sur le sort de son recours en grâce.

Quand vendredi matin, vers dix heures, on vint lui annoncer qu'il allait partir pour le bague, et qu'il fallait se préparer et descendre pour être soumis dans l'avant-greffe avec les autres condamnés à la visite, à la prise du costume de route et au ferrement, il est tombé dans un morne abattement, s'est pris à pleurer abondamment en se couvrant le visage, et a paru près de défaillir et de perdre connaissance. Il est descendu cependant d'un pas assuré, mais en s'écriant cependant par intervalles, d'une voix étouffée : « Il n'y a donc plus d'espoir ! Tout est donc fini !... Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! quelle honte !... »

Arrivé dans l'avant-greffe, il a fallu l'aider, pour lui faire revêtir le costume mi-partie jaune et gris des condamnés à perpétuité. Lorsqu'on lui a rivé au pied la chaîne qu'il ne peut plus quitter au bague, son front s'est couvert d'une rougeur subite, la sueur a inondé son visage qu'il s'efforçait de cacher, et il a encore répété son exclamation : « Tout est donc fini ! plus d'espoir ! »

Le sentiment qui paraissait dominer en ce moment fatal chez ce malheureux était celui d'une honte à laquelle il n'était pas préparé. Une fois tous ces sinistres apprêts terminés, et lorsqu'il s'est agi de sortir par le greffe et le guichet pour monter la voiture cellulaire, Joseph Henry a salué tous les assistants, parmi lesquels se trouvaient, ou les employés de la maison, un inspecteur général des prisons ; puis, en posant le pied sur les degrés de la voiture cellulaire, il a dit en levant les yeux au ciel : « J'aurais préféré la mort ! tout est donc fini pour moi ! »

— Le jour même où le procès de Joseph Henry a commencé devant la cour des pairs, le 25 août, cet homme a vendu, par acte authentique, sa fabrique d'objets de fantaisie en acier à son fils Louis-Claire-Frédéric Henry, moyennant 20,000 fr., qu'il a délégués à ses créanciers, auxquels cette somme sera payée par cinquième en cinq ans.

ANGLETERRE.

La reine Victoria et le prince Albert sont rentrés le 9 septembre à Osborne House, après avoir terminé leurs excursions maritimes.

— Les journaux anglais s'occupent beaucoup des dernières nouvelles de l'Inde, et surtout de l'ingratitude de Goolah-Sing, au profit de qui l'Angleterre a constitué une principauté indépendante. Ce rajah se montre moins

docile que l'on ne s'y attendait. Il refuse péremptoirement de payer au gouverneur-général l'indemnité promise en échange des avantages qui lui ont été assurés par le dernier traité, et il paraît disposé à repousser, au besoin, la force par la force. Cette attitude de Goulac menace d'introduire de sérieuses complications dans les affaires du Pendjab.

Un autre chef montagnard, Dëwan-Moolra, est sur le point de se proclamer indépendant du royaume de Lahore; et Ackbar-Khan, prince des Afghans, songe à profiter de tous ces désordres pour reprendre Peshawar, que les Sikhs lui ont enlevé autrefois. Au milieu de cette crise, le *darbar* (gouvernement) de Lahore, non-seulement ne se consolide pas, mais devient plus impopulaire que jamais; le *visir*, ce favori de la reine-mère, qu'une intrigue de palais a pu parvenir, est généralement détesté, et des évènements graves semblent de nouveau près d'éclater.

## ESPAGNE.

—Par décret du 6 septembre, la reine d'Espagne a nommé président du sénat M. le marquis de Miraflores.

## PRUSSE.

—On écrit de Berlin, le 29 août: « Hier au soir, au moment où la plupart des habitants de Berlin étaient sur pied pour assister à la seconde ascension de l'aéronaute Green, une scène tragique se passait dans un des hôtels de la rue Royale. Sur la plate-forme de la maison on voyait un homme qui haranguait la foule et lui jetait à pleines mains de l'or, de l'argent et des billets de banque. Pendant qu'il est ainsi en veine de générosité, il tire tout à coup de sa poche un pistolet, qu'il décharge sur le peuple rassemblé au bas de l'hôtel et atteint un jeune homme, qui heureusement en est quitte pour quelques blessures peu graves. Aussitôt on cherche à s'emparer de ce malheureux, mais on ne peut s'en approcher qu'avec précaution car il tient en main deux autres pistolets; à ceux qui cherchent à le prendre il lance de l'acide sulfurique; enfin, au moment où l'on va s'emparer de lui, il se précipite de la plate-forme dans la rue et va se fracasser la tête contre une borne; au bout de dix minutes il avait cessé de vivre.

« On apprit que cet infortuné était un nommé Krauss, industriel de profession, âgé de 40 ans, originaire de Kitzingen et domicilié à Nuremberg. Il s'est occupé dans les dernières années de l'établissement de distilleries et de brasseries; il était en procès avec un monsieur H., au sujet d'une brasserie dont les produits n'avaient pas répondu à l'attente de ce dernier. Il se croyait ruiné par la méchanceté et la cupidité d'individus qu'il s'imaginait avoir été gagnés pour falsifier ses produits; d'ailleurs, depuis longtemps il souffrait d'infirmités qui avaient troublé sa raison; et se figurait que les mets qu'on présentait étaient empoisonnés et qu'on avait soudoyé des hommes pour le tuer. Il nourrissait ces idées depuis un an, sans que du reste on remarquât ni dans sa conduite ni dans ses propos la moindre chose qui décelât un dérangement de ses facultés intellectuelles. Deux mois avant sa mort il avait fait aux villes de Nuremberg et de Kitzingen deux dons de 300 florins chacun pour des buts d'utilité publique. Parmi ses papiers on trouva un écrit adressé au roi de Prusse et dans lequel il se plaint des tribunaux, ainsi qu'une boîte en or, sur laquelle on lit ces mots: « Frédéric Guillaume III était un homme et un grand roi; dans l'intérieur il y avait une pièce de 4 gros; dans la partie intérieure du couvercle se trouvaient ces mots: « Mort le 28 août 1846; » ce qui fait supposer que depuis longtemps il avait fixé ce jour comme celui qui devait terminer sa carrière. »

*Un monstre.*— On écrit de Berlin, le 10 septembre:

« Dimanche dernier, vers six heures du soir, un petit garçon d'une dizaine d'années sortit rapidement de la porte cochère d'une maison de la rue Guillaume du faubourg d'Oranienbourg de notre capitale, en criant à tue-tête: Au secours! on a pendu petite Louise!

« Plusieurs personnes qui se trouvaient dans la rue, et les voisins entrèrent dans la cour de la maison, et l'enfant les conduisit vers la croisée d'un appartement de cave, par laquelle ils virent en effet une petite fille âgée de six à sept ans, suspendue au loquet d'une porte. Elle avait les mains attachées sur l'estomac, les pieds liés ensemble, la tête penchée en arrière, et de sa bouche sortait une écume sanguinolente.

« Ils descendirent dans ce logement, et ils virent encore trois autres enfans dans une position non moins déplorable: une petite fille de cinq ans, courbée par terre de manière que sa tête se trouvait, au moyen d'une forte corde, presque réunie à ses pieds; un petit garçon de trois à quatre ans, étendu par terre, les mains sur le dos; une petite fille de deux ans placée dans un lit entre les matelas, et sur le point d'étouffer.

« Dans la pièce où se trouvaient ces enfans, était assis un homme d'une quarantaine d'années, qui fumait tranquillement sa pipe. Les personnes qui y étaient accourues se hâtèrent de délivrer les quatre enfans de leurs liens, puis elle demandèrent à l'individu par qui et pour quoi ces enfans avaient été mis ainsi à la torture. Il répondit avec le plus grand sang froid que les parens des enfans étaient sortis; qu'il les lui avait confiés avec l'autorisation de les punir s'ils n'étaient passagers; que les enfans avaient été turbulens, et qu'en conséquence il leur avait infligé une punition.

« Cet individu a été arrêté. Les militaires, en le conduisant à la prison, ont eu la plus grande peine à le protéger contre les passans, qui voulaient le massacrer. »

## CARACAS

*Révolution à Caracas.*—La barque *Cora*, arrivée à New-York, a apporté la nouvelle que le brick *Phoenix* et la goëlette *Angélique* sont partis le 2

octobre de Maracaïbo pour La Guayra, emportant à leur bord 500 hommes des troupes du gouvernement. Ces troupes sont chargées de mettre fin à une révolution survenue à Caracas vers la fin de septembre, et dont l'instigateur est un individu nommé Gusmanitos, qui publie un journal à Caracas, et qui est en même temps le chef d'un corps nombreux de partisans, connu sous le nom de bande de Gusmanitos.

—A la dernière séance du conseil de ville, il a été résolu à l'unanimité que l'ancien hôtel-de-ville serait vendu à l'enchère au seul lot, à la mise à prix de £2500.

## FLORIDE.

*Ville presque détruite par le feu.*—La ville d'Apalachicola vient d'être presque entièrement réduite en cendres par un incendie qui a éclaté dans la nuit du 17 octobre, simultanément dans trois maisons. L'incendiaire fut découvert au moment où il tentait de mettre le feu à une quatrième maison: un coup de fusil fut tiré sur lui, mais il s'échappa à la faveur des ténèbres.

*Pont sur le St. Laurent.*—M. Goy, de Pensylvanie, qui doit entreprendre la construction du pont sur le St. Laurent, va aussitôt que possible, faire les inspections nécessaires pour s'assurer du coût des travaux, et connaître l'endroit le plus propre à asseoir le pont. Nous n'avons pas de doute que cette entreprise ne marche très rapidement, et qu'elle ne soit très profitable à la province.

*Curieux Phénomène.*—Une petite île que l'on remarquait autrefois sur le lac Ontario, *Gull Island*, et qui, depuis sept ans, avait disparu sous les eaux, vient de reparaitre à la surface du lac qui, cependant, a conservé la hauteur qu'on lui a toujours connue. Ce phénomène tient évidemment à des causes volcaniques dont on a rencontré de nombreux exemples, mais il n'est pas moins digne d'être signalé.

## LES ETATS-UNIS ET LE MEXIQUE.

Le *New-York Sun* de samedi nous donne des nouvelles assez importantes sur les hostilités entre les Etats-Unis et le Mexique.

Les journaux mexicains avouent maintenant que Monterey renfermait une garnison de 13,000 hommes. Les américains ont pris cette place avec 6,000 soldats.

Une lettre de Mazatlan, reçue à Mexico, apprend qu'une frégate américaine entrée dans ce port, s'empara d'un brick de guerre mexicain, sans coup férir. L'équipage et les officiers ne s'attendant nullement à une attaque si furent complètement surpris, et se jetèrent dans les canots en grande confusion: et les chaloupes américaines traînèrent tranquillement leur prise emmenant avec eux deux officiers et quelques soldats mexicains moins habiles à la fuite que leurs compagnons.

*Nouvelles importantes de la Havane et du Mexique.*—*Philadelphie, lundi soir.*—La barque *Elizabeth* est arrivée ce matin dans ce port, venant de la Havane, qu'elle avait quittée le 10 courant. Le steamer de la malle anglaise était arrivé à la Havane avec les journaux de la Vera Cruz jusqu'au 1er octobre et de Mexico jusqu'au 30 septembre. Ces journaux nous apprennent que le général Santa Anna avait quitté la capitale et marchait sur Monterey avec quatre mille hommes. Dans la seconde moitié de septembre un décret avait été publié, réduisant de 50 pour cent les droits sur toutes les marchandises importées. Toutes les lois prohibant l'importation de certaines marchandises étrangères avaient aussi été suspendues.

Le général Parédès a littéralement changé de place avec Santa Anna, car il est arrivé à la Havane en exilé, sans éclat. Il doit s'embarquer sur un steamer pour l'Europe où il pourra recouvrer ses forces épuisées.

Le commodore Sloat, qui commandait dernièrement l'escadre des Etats-Unis dans le pacifique, est arrivé à la Havane avec cinq ou six de ses officiers. Il a hissé son pavillon sur le brick *Perry* qui se trouvait alors dans le port. Il a laissé à Monterey la frégate *Congress* sous les ordres du commodore Stockton: au moment de son départ tout allait bien.

## ÉTATS-UNIS.

*Philadelphie.*—Une correspondance télégraphique du *Baltimore Sun*, datée de Philadelphie, dit que le feu s'est déclaré dans une maison formant l'encoignure des rues Sixième et George. Vingt-deux maisons en briques ont été détruites. Toutes étaient occupées par des malheureux, et dans chacune d'elles se trouvaient de quatre à huit familles qui se trouvent aujourd'hui sans abri. On estime la perte à environ \$15,000.

*Tempête terrible.*—*Stinistes.*—50 personnes noyées.—*Key West en ruines.*—*Washington, 30 oct. au soir.*—La goëlette *Sarah Churchman*, se rendant de Key West à Brazos Santiago a touché à l'embouchure du Mississippi le 21 octobre, pour y débarquer le commodore Sloat et son fils, venus de l'Océan-Pacifique, ainsi que le lieutenant Pease qui a apporté les détails d'une tempête terrible dont le golfe du Mexique a été le théâtre, cette tempête commença à Key West le 11 oct, au matin, elle dura vingt quatre heures et abattit toutes les maisons de Key West, à l'exception de six, tout a été détruit. La toiture de la douane et celle de l'hôpital de la marine ont été enlevées. La perte des propriétés du gouvernement est estimée à \$300,000. Beaucoup de personnes ont été noyées ou tuées par la chute des édifices. Le phare et la maison adjacente ont été balayés et 14 personnes ensevelies sous les décombres.

Le brick des Etats-Unis *Perry*, a été jeté à la côte, mais on pense qu'on pourra le sauver. Le commodore Sloat était à bord de ce brick. Le cutter *Morris* est aussi démanté et échoué, et on le regarde comme perdu. Divers

autres bâtimens sont perdus ou avariés. Vingt navires environ ont été jetés sur les récifs, et leurs cargaisons seront perdues. On cite entre autres la barque *Iris*, qui se rendait de la Nouvelle-Orléans à New-York.

Le nombre des personnes qui ont péri s'élevait à 50, aux dernières dates. Le vent soufflait avec tant de violence que les édifices en pierre ne purent en soutenir le choc.

Le commodore Stort rapporte que le *Spitfire* a relâché à Kingston (Jamaïque) pour y prendre du charbon et parce qu'il faisait eau.

Du Texas, la seule nouvelle reçue est celle d'un duel qui a eu lieu à San Antonio, le 26 septembre entre deux officiers Tennesiens, à propos d'une dame. Les deux paladins ont été blessés, mais non dangereusement. — (C. E. U.).

HUGUES LE DESPENSIER.

IV

LA RECHERCHE D'UN PÈRE.  
SUIVE.

À Constantinople où ils arrivèrent, régnait alors un empereur fourbe, vain, dissimulé et lâche. Ces croisés innombrables qu'il voyait passer par ses domaines le faisaient trembler sur son trône ; cependant, il cherchait toutes les occasions d'humilier les seigneurs Franks qu'il affectait de traiter de Barbares, comme au temps de l'Empire romain. Le vicomte Nigel fut introduit, avec les principaux hommes d'armes qui l'avaient suivi, dans une des plus belles salles du palais impérial. Les colonnes étaient en porphyre, les chapiteaux en or massif. Il y avait bien loin de ces splendeurs aux lourdes et grossières constructions que les rudes guerriers laissaient derrière eux. Aussi furent-ils quelques moments éblouis ; mais bientôt ils n'eurent que du mépris pour ces Orientaux, dont les hommages étaient peines de bassesse et qui étaient vêtus de robes de soie et parfumés comme des femmes. L'empereur lui-même, ce schismatique à la fois pape et tyran, leur inspirait peu de vénération. Aussi, quand Isaac Comnène, auprès duquel le vicomte vint s'incliner lui présenta, comme c'était l'usage, son pied à baiser, le Normand, indigné, saisit d'un rude poignet le brodequin impérial, le leva en l'air et renversa sur le dos celui qui se disait souverain de l'univers. C'était un présage. Peu d'années après les croisés renversaient sur sa base ce trône lui-même.

L'acte d'audace du vieux Nigel excita chez les Grecs présents une stupéfaction muette. Les esclaves de ces tyrans pouvaient les assassiner ; mais ils les entouraient pendant leur vie de dégradants hommages. Le groupe des hommes bardés de fer eut l'irrévérence de pousser un long et sonore éclat de rire.

Isaac avait bien envie de les faire tous périr dans ces supplices que les Grecs savaient si bien raffiner ; mais il se rappela les bandes innombrables des croisés, il considéra leur courage, leur taille colossale, et craignit qu'en passant ils ne missent dans leur poche le saint Empire romain. Il seignit donc de prendre en bonne part la plaisanterie du vicomte, mais se promit d'en tirer une vengeance dont ils pourraient décliner la responsabilité. Il commença par faire couper les vivres sur toute la route ; il leur dressa des embûches, leur refusa des guides, fit tout enfin, sauf les combattre à visage découvert.

Beaucoup de Normands de la troupe de Nigel succombèrent par la faim ou par les maladies, périrent par ces embûches que les empereurs chrétiens de Constantinople dressaient à une nation chrétienne qu'ils détestaient plus encore que les Turcs ; mais le plus grand nombre échappa, et parmi eux fut Olivier de Bellassise. Nous ne le suivrons pas à travers la Pamphlie, la Cilicie et la Caramanie, pays hostiles à l'armée des croisés, et qu'elle dut conquérir avant de les traverser ; nous le trouverons en Syrie. Ce fut alors seulement qu'il dépouilla la robe du pèlerin et demeura vêtu de la cotte de mailles de son père, alors qu'il monta à cheval, toujours accompagné du fidèle Janequin, qui dans les haltes, et lorsque les Normands étaient retirés sous leurs tentes, les divertissait en leur chantant des lais du pays et en leur récitant le *Roman de Rosse*, dans lequel le Normand Robert Wace a tracé en traits si vifs la conquête de la Normandie par les Scandinaves et la célèbre bataille de Hastings. Les croisés à donner des preuves nouvelles de leur bravoure si vantée. Olivier avait changé son bourdon de pèlerin contre une lourde épée, dont il se servait de manière à fournir au trouvère le sujet de nouveaux chants.

L'ermite de l'île Notre-Dame ne s'était pas trompé. L'armée des croisés accomplit cette fois de grandes choses. La Syrie, la Palestine, la Galilée tombèrent en son pouvoir. Jérusalem, cette ville dont le nom faisait sortir des légions de la Norvège et de la Scythie. Jérusalem, la ville sainte, tomba au pouvoir de l'armée chrétienne

et devint la capitale d'un puissant royaume. Nous n'entreprendrons point le récit de ce fait d'armes, qui est encore, quoi qu'on en ait pu dire, la grande épopée du moyen âge et des temps modernes ; nous ne raconterons point comment Robert de Normandie, le plus brave peut-être de tous ceux qui portaient la croix, refusa de s'asseoir sur le nouveau trône pour y faire monter Godefroy de Bouillon, aussi brave, mais plus prudent et plus modéré que lui ; le plan de ces récits nous ramène à des héros moins grandioses, à des événements moins importants.

Arrivé à Jérusalem, Olivier s'empressa d'aller, au nom de son père, déposer la croix qu'il portait, sur le tombeau du Sauveur. Ce premier devoir rempli, il pensa à chercher la trace de messire Hugues le Despenser. Toutes ses recherches furent inutiles. Voyant qu'il ne pouvait rien obtenir des vétérans de la Croisade, des compagnons du père de Mélisende, il se joignit aux guerriers qui allaient à la conquête de la principauté d'Edesse. Son intention était de gagner le désert et d'errer de solitude en solitude, de visiter les monastères perdus dans ces immenses plaines de sable. Il ne fut pas d'abord plus heureux. Cependant, arrivé auprès d'un solitaire célèbre par ses vertus, il crut deviner que ce vénérable personnage savait quelque chose du sort de Hugues le Despenser ; il le pressa de questions, et reçut cette réponse, qui lui fut faite d'un ton sévère :

— Jeune homme, ne cherche point à retrouver ceux qui veulent vivre sous l'œil de Dieu seul !

Le cadet de Bellassise resta quelques jours avec l'anachorète, admira cette piété des pères du désert, plus austère et en quelque sorte plus auguste que celle des ermites d'Europe. A voir le bon père se livrer à des macérations presque incroyables, se frapper la poitrine avec une grosse pierre, vivre sans crainte, voisin connu d'un ruisseau où venaient se désaltérer tour à tour le lion et la gazelle, à l'entendre surtout parler avec cette élévation, cette profondeur que communiquent les austérités et la solitude, Olivier se fût cru aux premiers temps du christianisme. Mais d'autres devoirs l'appelaient au milieu de ses compagnons d'armes ; il reprit le chemin de Jérusalem.

Il était dit que les doutes du jeune homme ne s'éclairciraient pas.

Le saint sépulcre était alors en si grande vénération que le concours des chrétiens qui y venaient pieds nus avait usé ses dalles de marbre. La foule était plus grande ce jour là qu'à l'ordinaire. Une imposante cérémonie se célébrait. Le patriarche de Jérusalem officiait à l'autel et avait pour desservants le premier et le second des princes de Terre-Sainte : Godefroy de Bouillon de Boëmond, prince d'Antioche, ou descendant du Normand Tancrede de Hauteville. Quand la foule se fut écoulée, Olivier resta encore quelque temps dans le temple, prosterné auprès de la pierre sépulcrale sous laquelle reposait le corps du Crucifié, et le bruit de deux voix arriva à son oreille à travers une petite porte qui ouvrait sur le temple même.

— O mon père ! disait une de ces voix, qu'Olivier crut avoir entendue déjà, être tous les jours près de ma femme et de mon unique enfant, apercevoir les crénaux du château où je suis né et concentrer tous mes sentiments, vivre en étranger parmi les miens, les fuir si je les rencontre, ô mon père ! cela est au-dessus de ma faiblesse ! Combien j'eusse gagné à m'imposer le plus cruel martyre de la chair ! Il y a des moments où j'éprouve un désir irrésistible de revoir ma fille, de la presser dans mes bras une seule, une dernière fois, de lui dire adieu !... Ô mon père ! cette tentation est si forte que je crains d'y succomber !

Des sanglots, des soupirs suivirent ses paroles. Une voix solennelle répondit d'un accent irrité :

Mélisende pécheur, tu as encore du sang à tes mains fratricides et tu trouves ta pénitence trop dure, quand le Christ a bien souffert la mort la plus douloureuse, lui qui était l'agneau sans tache ! Mais, ajouta-t-on d'un ton peu radouci, mon fils, ne désespérez pas, et que Dieu, quand il vous rappellera à lui, trouve votre péché lavé par vos bonnes œuvres !

— O merci l'saint père, répondit la voix encore entrecoupée de sanglots, merci de l'espoir que nous me donnez !

— Vous allez retourner d'où vous venez.

— Je vous obéirai, mon père.

— Et je vous permets de vous découvrir si un grand danger se présente, mais seulement à un tiers. Après cela vous quitterez pour toujours votre pays, car vous pourriez succomber et perdre le fruit de votre pénitence. Frère Antoine, le désert vous réclame !

La voix se tut après cette austère admonestation, et Olivier n'entendit plus rien. Il resta à la même place pendant plusieurs heures, dans l'espérance de voir sortir le pénitent et d'éclaircir les doutes,

qui assiégeaient son esprit ; mais ce fut en vain. La porte resta constamment fermée. La pièce à laquelle elle donnait entrée avait sans doute d'autres communications, et en levant les yeux, le jeune homme s'aperçut qu'il était devant l'oratoire du patriarche de Jérusalem.

(A continuer.)

## VARIÉTÉS.

— Les travaux du Jardin d'Hiver des Champs-Élysées sont en pleine voie d'exécution. La grande serre seule entièrement construite en fer et en vitres avec des vêtements de stuc et d'émail, présentera un développement de plus d'une lieue de superficie, et de dix mille personnes pourront s'y promener au milieu de cent mille plantes, et de tout ce que le règne végétal et l'art horticole ont produit de plus curieux et de plus magnifique.

Toutes les mesures ont été prises par le conseil de gérance de la Compagnie immobilière des Champs-Élysées pour que le Jardin ainsi que l'École de Natation soient ouverts au public dans le courant de décembre prochain. Paris élégant aura donc cet hiver un spectacle tout nouveau qui ne le cèdera en splendeur et en magnificence, à aucun établissement de ce genre.

DERNIÈREMENT RECUS ET A VENDRE  
CHEZ LE SOUSSIGNÉ.

UN grand assortiment d'ornemens d'Eglise, consistant :  
En Chasubles, Chapes, Croix pour chasubles, voiles pour le Sacrement, St. Garnitures de dais, Etoffes pour chapes, etc.

—AUSI—

UN superbe ornement, imitation de drap d'or, embossé, consistant en une Chasuble, deux Dalmatiques et trois chappes.

TROIS superbes BANNIÈRES adaptées pour la ST. JEAN-BAPTISTE.  
VIERGES en plâtre de différentes grandeurs.  
Galons et Franges d'or, Encensoirs et Boîtes à Saintes Huiles.  
Livres de vie en bazane et dorés.

LS. DELAGRAVE.

No. 60. Rue des Commissaires,  
Montréal, 29 octobre 1846.

## BOIVIN, ORFEVRE.

Vis-à-vis le marché neuf, rue de la Basse-Ville.

PRIE les MM. du Clergé, ainsi que toutes les personnes qui ont des meubles à faire exécuter en argent, ou à faire réparer, qu'il se chargera de leurs demandes, et les fera remplir, suivant leurs ordres, en quelque genre que ce soit, en sorte qu'ils ne pourront rien désirer de plus achevé dans les pays étrangers.

20 octobre 1846.

## AVIS AUX MM. DU CLERGÉ.

LE Soussigné informe les MM. du Clergé, qu'il vient de recevoir de Paris, un grand nombre d'articles pour ornemens d'Eglise, ce qui, joint à son fonds, en fait le meilleur assortiment en ce genre qu'on ait eu dans le pays. On trouvera chez lui une très grande variété de VINS FRANÇAIS tous d'un choix bien particulier. Le Soussigné ayant profité d'une occasion très favorable pour se procurer ces effets à très bas prix, il pourra les vendre aux prix les plus réduits, ayant en vue d'épuiser son Stock au plutôt.

JOSEPH ROY.

RABAIS IMPORTANT.  
OBJETS D'ÉGLISE.

MALGRÉ les prix déjà si avantageux des articles d'Eglise maintenant en vente au HOPITAL-GENERAL de cette ville, le Soussigné vient encore de recevoir une réputation assez importante sur la plupart des articles qui devront sous peu faire place à une NOUVELLE IMPORTATION d'Objets d'Eglise attendus dans le cours du mois d'Octobre.

L'ASSORTIMENT D'AUJOURD'HUI se compose de  
Croix de Chasubles, Etoles,  
Bandes de Dalmatiques, Garnitures de Chapes,  
Damas brochés en or, et en soie.

VOILE DE BÉNÉDICTION DU S. S. SACREMENT.  
Galons, Franges à Bouillons, Cordons d'Etoles.

On trouvera au même endroit, l'assortiment le plus riche et le plus varié de ces articles.  
Pour importations directes s'adresser à

J. C. ROBILLARD, No. 34, Cedar St.  
New-York.

## AVIS.

A VENDRE, A PRIX COUTANT, ou à échanger contre un bon PIANO, un HARMONIUM neuf, et qui vient d'être importé directement de Paris. Cet HARMONIUM est dans l'état le plus parfait, contient TROIS REGISTRES et est admirablement adapté pour une chapelle ou une petite église.  
S'adresser à ce Bureau.

## ATELIER DE RELIEUR.

## CHAPELEAU ET LAMOTHE.

REMERCIENT sincèrement les MM. du Clergé et le public en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les préviennent qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. Gabriel, faisant face à la rue Ste. Thérèse à quelque pas de leur ancienne demeure.

—ET—

Ils ont l'honneur de prévenir les MM. du Clergé, les Marchands, les Instituteurs et autres qu'ils viennent d'ouvrir un Magasin de Livres d'Ecoles à l'usage des Frères de la Doctrine Chrétienne et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

—AUSI—

Ils sont prêts d'exécuter toutes Reliures de Livres suivant les ordres qui ont leur sera

donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un Passage des Ouvrages.

CHAPELEAU &amp; LAMOTHE.

Montréal, 24 juin 1845.

## PHARMACIE CENTRALE, (RUE ST. PAUL, No. 69.)

Vis-à-vis J. Roy, Ecr., marchand sur cette rue.

Dépôt Général de Médicaments Français, à Patente, Produits chimiques, Parfumeries fines, etc. etc. Consultation des Malades.  
22 juin. Ancien Elève des Hôpitaux de Paris.

## PHARMACIE.

Coin des Rues Notre-Dame et St. Denis.

MARCELLIN COTÉ ET CIE., ont l'honneur d'informer les habitants de Montréal et des environs, qu'ils ont ouvert une PHARMACIE et un MAGASIN de DROGUES au coin des Rues Notre-Dame et St. Denis, (directement vis-à-vis l'Hôtel Donegan) où ils offrent à ceux qui voudront bien les favoriser de leur patronage, un assortiment général de

DROGUES, PREPARATIONS CHIMIQUES,  
MEDECINES PATENTEES,  
PARFUMERIE, INSTRUMENTS DE CHIRURGIE,  
ETC., ETC., ETC.

M. COTÉ et Cie., ont l'honneur d'annoncer qu'ils ont constamment en main un assortiment étendu de Boîtes de Médicines Homœopathiques, avec des ouvrages en expliquant l'usage par le Dr. ROSENSTEIN, Praticien Homœopathe, Montréal.—AUSI.—Une quantité de célèbres MACHINES ELECTRO-MAGNETIQUES de SHERWOOD.  
Le Dr. Côté a son bureau voisin de la Pharmacie où il a l'intention d'exercer sa profession.

N. B.—Eau de Soda et Nectar de Gingembre, à la Fontaine  
Montréal, 10 Juillet 1846.

## BANQUE D'ÉPARGNES

DE LA

## CITÉ ET DISTRICT DE MONTREAL.

AVIS.

PATRON,

Monseigneur l'Evêque Catholique de Montréal.

## Bureau des Directeurs.

W. Workman, Prés.  
A. LaRocque, V. Prés.  
John E. Mills,  
Jacob DeWitt,  
Joseph Bourret,  
P. Beaubien,  
L. T. Drummond,  
H. Judah.

Francis Hincks,  
H. Mulbolland,  
L. H. Bolton,  
John Tully,  
Damasc Masson,  
Joseph Grenier,  
Nelson Davis.

AVIS est par le présent donné que jusqu'à avis contraire l'INTERET que payera cette institution sera de CINQ POUR CENT sur les Dépôts de cinquante louis et au-dessous, et de QUATRE POUR CENT sur les Dépôts au-dessus de cette somme.

On peut obtenir copies des Règles et Réglements, et autres informations, en s'adressant au Bureau de la Banque qui est ouvert TOUS LES JOURS, de DIX heures à TROIS, et dans les soirées des LUNDIS et SAMEDIS de SIX à HUIT.

Par ordre du Bureau,

JNO. COLLINS,

Secrétaire.

Bureau de la Banque d'Épargne, de la Cité et District de Montréal, No. 46. Grande rue St. Jacques, porte voisine de l'Ottawa Hotel.

## FRENIÈRE

RUE BLEURY, No. 46.

Peintre et Vitrier,

Doreur à l'Huile et sur le Verre,

Encadreur de Gravures, et ouvrages faits à l'Aiguille.

Vernisseur de Cartes Géographiques et poseur de Tapisserie.  
2 octobre 1846.—6m.

## CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI, Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

La poste pour passer les lignes des Etats-Unis coûte 8 schelins 8 deniers pour l'année.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s	6d.
Chaque insertion subséquente,		7d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

## AGENS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

M. Fabre libraire	Montréal.
D. Martineau, prêtre, vicaire.	Québec.
Fr. Pilote, Directeur du Collège	Ste. Anne.
Val. Guillet, écuyer.	Trois-Rivières.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE. ÉDITEUR.  
IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET JOS. CHAPELEAU.